

Avant-propos

Aujourd'hui comme hier, mais sans doute avec une acuité particulière dans un contexte de crise, la différence est source de crispations et de replis identitaires. L'autre, le différent, fait bien souvent peur. Et si Sartre avait vu juste, « *L'enfer, c'est les autres* » ?

Dans cette analyse, Vanessa Della Piana, formatrice permanente au Cefoc, soutient l'idée que l'altérité, au-delà des peurs et des mécanismes de domination qu'elle est susceptible de générer, est fondamentalement féconde, non seulement sur le plan de la construction individuelle, mais aussi pour la construction du vivre-ensemble¹.

Dans une première partie, l'auteure a défini les contours de la notion d'altérité. Elle a montré en quoi l'altérité est source de vie et d'humanisation. Faisant appel à plusieurs disciplines en sciences humaines (psychologie, pédagogie, sociologie, philosophie), elle a démontré que toute construction identitaire est indissociable du rapport à l'autre.

Dans une seconde partie, l'analyse développe quelques défis majeurs auxquels l'altérité est confrontée aujourd'hui, dans un monde où l'idéologie néolibérale est prégnante, et à l'aune des idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité.

Mots-clés : *Éthique – Individualisme – Injustice – Mérite – Néolibéralisme*

« Contrairement aux animaux, les hommes ne se contentent pas de vivre en société, ils produisent de la société pour vivre. » (M. GODELIER)

Introduction

En conclusion du premier volet de cette analyse, il apparaît que, pour pouvoir faire société commune dans une société diverse, un premier pas incontournable serait de reconnaître l'altérité, et non de chercher à la supprimer. À ce titre, l'éducation est fondamentale, depuis la famille, en passant par l'École... jusqu'à l'Éducation permanente.

Un pas de plus peut être franchi, en introduisant une dimension éthique à la question : comment vivre ensemble dans une société qui laisse place aux différences, mais aussi dans une société qui soit égalitaire et juste ? La deuxième partie de l'analyse montrera que faire vivre l'altérité, dans le respect des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, reste plus que jamais un défi dans le contexte du néolibéralisme.

¹ Ces questions ont fait l'objet d'une session de formation organisée par les Équipes Populaires en janvier 2014 à Hurtebise : « *L'autre : objet de nos peurs ou source d'humanisation ?* ».

Avant d'aller plus loin, une distinction mérite d'être opérée. Une différence n'est pas *de facto* synonyme d'inégalité ou d'injustice. Mais elle peut rapidement le devenir... en fonction de la manière dont la différence est traitée, en fonction du projet de société qui est poursuivi².

Même s'il existe, selon le sociologue Dubet, « *une sorte de loi sociologique selon laquelle presque toutes les différences deviennent des inégalités* »³, toutes les différences ne sont pas pour autant synonymes d'inégalités⁴. Une différence ne devient une inégalité que si elle concerne un accès différencié à des ressources, qu'elles soient économiques (revenu, patrimoine...), sociales ou politiques (conditions d'existence, éducation, santé, accès au pouvoir...) ou encore symboliques (titres scolaires, pratiques langagières...). Les inégalités sont historiquement et socialement construites : les inégalités d'hier ne sont pas forcément celles d'aujourd'hui... qui ne seront peut-être pas celles de demain ! Elles prennent donc des formes multiples et elles varient en fonction des changements de société (sociaux, économiques, technologiques, idéologiques...).

Prenons l'exemple de la « fracture numérique » : au début des années nonante, si les plus de cinquante ans ne maîtrisaient pas Internet, cela ne posait pas grand problème dans la vie courante. Aujourd'hui, cette même frange de la population qui ne maîtrise pas l'outil est davantage confrontée à des problèmes, et en particulier, quand il s'agit d'emploi. À une vingtaine d'années d'écart, la différence (de familiarité avec Internet) s'est transformée en inégalité. L'accès à un emploi (et donc à des revenus) est devenu plus difficile quand les compétences informatiques ne sont pas au rendez-vous. Le contexte de société a évolué, la maîtrise des technologies informatiques est devenue incontournable et socialement valorisée, notamment pour l'accès à des ressources économiques.

Quand altérité rime avec inégalité et inhumanité

Les différences ne sont donc pas nécessairement des inégalités ou des injustices, mais elles peuvent le devenir.

Si l'on prend l'exemple des sociétés coloniales, la différence était utilisée pour justifier une domination⁵. Les colons utilisaient certaines différences perçues chez les colonisés (« Noirs », « sauvages », « non civilisés »...) pour en faire l'emblème de la dangerosité du groupe ou de son infériorité. Ces différences justifiaient que le groupe incriminé soit mis de côté et/ou qu'il soit utilisé à ses propres fins (deux manières de supprimer l'altérité, énoncées dans le précédent volet de cette analyse). Par la même occasion, des frontières étaient marquées, visibles ou invisibles, faisant en sorte que le groupe ne soit plus « du dedans » et ne dispose dès lors plus des mêmes droits (on pense aussi ici à l'Apartheid en Afrique du Sud par exemple).

² Par exemple, quand le système scolaire, par ses normes et valeurs, fonctionne en privilégiant les enfants nés des milieux bourgeois par rapport aux enfants nés des milieux populaires, alors la différence devient source d'inégalité et d'injustice. Le sociologue Pierre Bourdieu l'a démontré : la société est un espace de différences où des individus et des groupes essaient de se distinguer des autres, notamment par leurs capitaux (économiques mais aussi culturels et sociaux). Il a dénoncé le rôle de l'École : elle s'est construite sur le modèle des classes dominantes, et valorise implicitement des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être qui sont les leurs. L'école contribue ainsi à reproduire des inégalités sans le dire. Elle sanctionne et renforce, par les diplômes, les inégalités entre enfants de milieux populaires et enfants des classes dominantes. Elle produit donc de l'injustice.

³ F. DUBET, *Les places et les chances. Repenser la justice sociale*, Paris, Seuil, 2010, p.107.

⁴ En ce sens, Pierre Rosanvallon a proposé un essai pour refonder une « société des égaux » (*La société des égaux*, Paris, Seuil, 2011). Il promeut le principe de singularité : il importe de reconnaître les différences et de viser l'égalité dans les différences. En affirmant cela, il prend le contre-pied des visions nationalistes et xénophobes, pour lesquelles il faudrait constituer une société homogène pour être égaux !

⁵ « *Les différences entre les individus et les groupes qu'ils forment sont innombrables. En revanche, les différences socialement pertinentes sont sélectionnées, travesties ou inventées pour être insérées dans des relations d'inégalité.* » (V. DE RUDDER, C. POIRET, F. VOUREC'H, *L'inégalité raciste*, Paris, PUF, 2000, p.32).

Ceci rejoint aussi la logique du bouc émissaire⁶. Un groupe qui craint pour lui-même, pour son unité, sa sécurité... peut être amené à accuser un autre groupe d'être à l'origine des maux dont il souffre. Ce qui a pour effet une « réassurance » : en identifiant un « coupable », qui est différent du groupe d'appartenance, une unité se recrée pour faire face à un ennemi commun.

Cette logique est d'autant plus aiguë dans le contexte actuel de peur généralisée et de crise économique. Sans parler de la crise écologique : elle entraîne des flux de réfugiés climatiques, qui éveillent le fantasme d'immigrés qui viendraient « déferler » sur les Occidentaux. L'histoire a tragiquement démontré, notamment avec le nazisme, combien un contexte de crise est propice à la montée du rejet des altérités. Dans l'entre-deux guerres, l'Allemagne est, en effet, le théâtre d'une crise économique grave et de tensions sociales qui mènent le pays au bord de la guerre civile. C'est dans ce contexte que la violence intestine va être redirigée vers des boucs émissaires : les personnes homosexuelles, les communistes, les Tsiganes, les Juifs... L'horizon poursuivi était celui d'un « peuple aryen » homogène et pur, évacuant toute différence par rapport à une norme bien définie. La violence ira jusqu'à être légitimée par un racisme d'État : elle sera organisée, encadrée, méthodique.

Ce sont des logiques où des différences, sélectionnées socialement, deviennent sources d'inégalités, de domination jusqu'à la déshumanisation la plus totale.

Comme l'exprime le sociologue Kaufmann dans son dernier ouvrage⁷, en cette période de crise, le péril est bien réel d'un enfermement de chacun dans une seule dimension de son identité (comme l'appartenance à une nation), désignant l'autre comme un bouc émissaire et coupable de toutes ses souffrances. Kaufmann observe que ce danger prend, particulièrement aujourd'hui, la forme de crispations identitaires et religieuses, d'un nationalisme agressif et de racismes.

En effet, de nos jours, certaines différences sont plus stigmatisées que d'autres. Comment ne pas citer des catégories d'altérité qui sont le plus souvent pointées du doigt : « les immigrés », « les Roms », « les musulmans », « les sans papiers », « les sans emploi », « les sans logement »... ? Cette logique des « sans » est d'ailleurs révélatrice. Les « sans » ne seraient-ils pas en dehors d'un certain monde, celui du capitalisme néolibéral ?

Ce qui nous amène à considérer que toute société est portée par une certaine conception de l'humain et du vivre ensemble. La société contemporaine est plongée dans un certain « bain » idéologique, celui du capitalisme néolibéral. Le projet néolibéral menace toujours davantage les idéaux de « liberté, égalité et fraternité », qui disent quelque chose de la place et du rôle de l'altérité pour le vivre-ensemble.

Les défis de l'altérité dans une société néolibérale

Le premier volet de cette analyse a démontré combien l'altérité était source de vie et d'humanisation. Comme l'a suggéré le modèle des douze besoins (Pourtois et Desmet), chaque personne éprouve le besoin d'appartenir à des groupes (besoin d'affiliation) mais aussi de devenir différent des autres, d'être singulier (besoin de différenciation). Or, des processus contraires sont à l'œuvre aujourd'hui : des processus uniformisants. Cela peut, en partie, s'expliquer par les nécessités du marché mondialisé en matière de standardisation, de normalisation, afin de faciliter la circulation des biens⁸. Un universel de surplomb s'impose donc aujourd'hui : c'est le sens d'une société néolibérale, l'injonction culturelle « consommer pour exister » et la logique capitaliste du « tout au profit » (accumulation et réinvestissement sans fin des profits)⁹.

Pour illustrer en quoi le néolibéralisme engendre des processus uniformisants visant le profit, on peut faire référence à deux exemples.

Premièrement, les normes ISO. Initialement destinées au monde de l'entreprise et de la production de biens matériels, elles s'imposent aujourd'hui dans tous les domaines de la vie,

⁶ Lire à ce sujet R. GIRARD, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982.

⁷ J.-C. KAUFMANN, *Identités, la bombe à retardement*, Paris, Broché, 2014.

⁸ Voir aussi : <http://www.dcam.auf.org/IMG/pdf/Conference.pdf>.

⁹ P. KABONGO (coord.), *Sortir ou ne pas sortir du capitalisme*, Namur, Cefoc, 2013.

jusqu'à coloniser le monde de l'École ! Combien d'établissements scolaires ne sont pas rentrés dans la spirale de la « norme ISO », affichant un label qui est censé garantir la « qualité », « l'efficacité » de l'enseignement, afin d'attirer les « clients » sur le « marché scolaire » ? Les normes ISO¹⁰, qui visent à répondre aux « besoins du marché », sont censées assurer un environnement « moins complexe », mais « plus efficace et plus sûr »¹¹. Dans les industries, mais aussi dans le secteur de la santé, de l'éducation, de l'agriculture, de l'alimentation... partout, la vie est appelée à devenir « normalisée ». En réalité, il s'agit de réduire les différences, pour mieux contrôler et mieux maîtriser les dimensions de la vie... au profit bien entendu de la logique néolibérale de rentabilité et de compétition.

Ensuite, on pourrait aussi mentionner l'enquête PISA¹². Désormais, plus d'un million d'élèves de quinze ans, à travers le monde, passent les mêmes épreuves en mathématique, en sciences et en lecture. Ces épreuves ont été conçues sur base de « standards » élaborés par des experts de l'OCDE, c'est-à-dire par une organisation internationale pour la coopération et le développement... *économiques* ! C'est donc bien la dimension économique qui prévaut dans cette enquête, qui est portée par une organisation largement partisane du néolibéralisme. PISA contribue à une logique d'uniformisation et de mise en compétition du monde de l'École. Comme l'affirme sans ambages Jacques Liesenborghs : *c'est une véritable entreprise de « formatage au service du marché et de la compétition économique qui se met en place à l'insu de la plupart des citoyens »* !¹³

Ce que beaucoup qualifient de « pensée unique » contribue en effet à un formatage des consciences. Le néolibéralisme est un certain modèle idéologique qui surplombe aujourd'hui les cultures et qui tend à uniformiser la société¹⁴. Au fil du temps, un basculement s'est opéré vers le mercantilisme libéral, fondé sur la consommation : les relations sur la planète deviennent toujours plus marchandes, une culture dominante s'est installée par le vecteur de la mondialisation. Le liant entre les humains devient toujours plus le commerce et l'échange de produits standardisés. Le symbole par excellence en est la bouteille de Coca-Cola et le slogan publicitaire : « *Everywhere in the world* » (c'est-à-dire : « *Partout dans le monde* »)¹⁵.

Au-delà du défi qui consiste à faire vivre la **singularité** (des êtres, des cultures...) dans un monde qui tend vers une certaine uniformisation, l'altérité est mise à l'épreuve à d'autres égards, comme le suggèrent les lignes qui suivent.

Le modèle néolibéral repose sur l'hyper-individualisme et sur la conception américaine du « *self made man* » (« l'homme qui se fait par lui-même »), dont le premier volet de cette analyse a largement démontré qu'il s'agissait d'un mythe. L'être humain ne se fait pas seul mais bien grâce aux autres. Il développe une véritable liberté non pas en détruisant les liens mais en se baladant dans une multitude de communautés.

En effet, ce n'est pas en vivant dans une grotte ou entouré de « tous pareils » que l'être humain développe sa **liberté**, mais bien en multipliant les liens ! C'est seulement de cette manière qu'il se donne la possibilité de choisir ses appartenances, de mieux se connaître en se frottant à d'autres qui sont différents et, même, de se libérer de relations sociales qui

¹⁰ Organisation internationale de normalisation (www.iso.org).

¹¹ Voir à ce sujet la vidéo de présentation sur le site : <http://www.iso.org/iso/fr/home/about.htm>.

¹² *Program for International Student Assessment*.

¹³ <http://blogs.politique.eu.org/PISA-les-ecarts-se-creusent>.

¹⁴ Pour l'économiste Jacques Généreux (dans son livre *La Dissociété*, Paris, Seuil, 2007), la recherche d'uniformité, donc le rejet de l'altérité, provoque des modèles néfastes de vivre ensemble :

- une hypersociété, où sont valorisés uniquement les liens avec la grande société, l'État, en oubliant qui je suis et me sacrifiant pour elle. Ce modèle est obsédé par l'unité, avec une priorité absolue à l'unité sociale. Il réprime les formes d'attache singulière, les communautés particulières, et écrase l'individu.
- une dissociété individualiste, qui privilégie l'indépendance des individus et décourage tous les liens sociaux. La seule chose à faire pour préserver la liberté, c'est de se séparer des autres... C'est la société atomisée.
- une dissociété communautarisée, qui cherche à séparer non pas les individus mais les communautés. C'est l'option de ceux qui pensent que certes l'être humain peut être sociable, mais à condition de vivre avec des clones (qui pensent comme moi, ont la même religion que moi, sont dans la même classe sociale, etc).

¹⁵ T. TILQUIN, M. COMPÈRE, *Vers une société interculturelle*, Namur, Cefoc, 2006.

deviennent aliénantes. En effet, lorsqu'une personne est attachée à un seul cercle, elle ne peut pas (ou moins facilement) dire « non » à ce cercle, et donc agir en pleine liberté. Sinon, en s'excluant de ce cercle, elle bafoue son besoin d'appartenance... Un exemple en est la difficulté pour une personne de s'extirper d'une secte, lorsque celle-ci a fait en sorte de briser tous les liens qui la reliaient à ses autres milieux de vie.

Les valeurs d'**égalité** et de **fraternité** sont également peu encouragées par le modèle néolibéral. C'est davantage une « lutte des places »¹⁶ qui est organisée. Le mérite individuel, l'esprit de compétition, le « chacun pour soi » et la réussite à tout prix sont des principes fortement valorisés. Comment être à la fois en lutte pour sa place et solidaire avec les autres ? Comme le souligne la sociologue et psychologue Nicole Aubert¹⁷, l'individu hypermoderne est appelé à être performant... quitte à écraser l'autre ou à l'utiliser. Et la première partie de cette analyse a démontré qu'il s'agissait en fait de deux manières de supprimer l'altérité, bien plus mortifères qu'humanisantes.

De plus, comme le souligne la philosophe Michela Marzano¹⁸, pour répondre au credo néolibéral qui demande à chacun de s'auto-définir et d'être performant, il faut pouvoir tout à la fois maîtriser sa vie, son capital santé, ses réussites professionnelles, son couple, l'éducation de ses enfants... La barre est placée trop haut ! Cela provoquerait une peur de ne pas y arriver et d'être mis face à son échec. C'est ainsi que les individus chercheraient toujours plus à tenir à distance toutes ces altérités qui incarnent l'image du manque ou de l'échec (les catégories d'altérité des « sans », dont il était question précédemment), de peur que ce ne soit contagieux. L'intolérance semble ainsi grandissante par rapport à ce qui renvoie l'être humain à sa propre finitude, à sa propre insécurité, à ses propres failles : la vieillesse, le handicap, le chômage, la pauvreté, la non-maîtrise d'une langue...

En conclusion : bonheur et épreuve de l'altérité

Comment faire face aux défis que pose aujourd'hui l'altérité, en particulier dans une société baignée dans l'idéologie néolibérale et ses dérives déshumanisantes ?

Il semble avant tout essentiel de reconnaître que sa propre identité et celle des autres est mouvante, qu'elle a évolué dans le temps, y compris à travers les générations (c'est cette « altérité du dedans diachronique » dont faisait écho la première partie de l'analyse). Par exemple, il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'essence de « peuple français »... Voilà encore un mythe, à côté du « self made man »... Les peuples se sont mélangés de tous temps et les frontières ont toujours été mouvantes, labiles. Ce n'est pas pour rien que le plat préféré de nombreux européens est... le couscous ! Individu ou peuple, on se forme avant tout par métissage et par hybridation !

Ne pas oublier son histoire, celle qui m'a forgé comme être humain ou celle qui nous a construits comme peuples, voilà qui est incontournable pour éviter de sombrer dans des discours qui réduisent la complexité des identités, individuelles ou collectives.

Il s'agit aussi de reconnaître que son identité propre, comme celle des autres, est plurielle, notamment du fait de nos multiples appartenances (c'est cette « altérité du dedans synchronique »). Lorsqu'on survalorise le fait de s'identifier à un seul groupe d'appartenance (comme « la nation » par exemple), quand on réduit une identité à une seule de ses dimensions, on court à la catastrophe : les identités peuvent alors devenir « meurtrières », selon les termes d'Amin Maalouf.

Enfin, il s'agit de reconnaître qu'il y a à la fois du différent et du même dans l'autre, et non uniquement du radicalement différent. Car l'autre aussi dit « je » : c'est aussi un être humain, doté d'une conscience et d'aptitudes spirituelles. Il n'est pas un objet ou un instrument à utiliser, mais bel et bien un partenaire de communication humaine. Autrement dit, au-delà du « eux » et « moi », il est important qu'il puisse également y avoir un « nous ». Baudelaire écrivait : « *Mon dissemblable, mon frère* ». En effet, même si tu es différent de moi à certains

¹⁶ V. DE GAULEJAC et I. LEONETTI, *La lutte des places*, Desclée de Brouwer, 1997.

¹⁷ N. AUBERT (dir.), *L'individu hypermoderne*, Paris, Broché, 2004.

¹⁸ <http://www.psychologies.com/Planete/Societe/Interviews/Notre-peur-de-l-etranger-revele-nos-failles>.

égards, tu m'es aussi semblable à d'autres égards, ne serait-ce que par ton humanité... ce qui ouvre un horizon de fraternité.

Ainsi Sartre écrivait : « *S'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de condition. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition, ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des limites a priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient [...]. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel.* »¹⁹ Quelle que soient les croyances, la couleur de peau, la classe sociale, l'origine, le genre... il s'agit de valoriser, envers et contre tout, cette « commune humanité », cette même appartenance à la famille humaine.

Pour conclure, Edgar Morin affirmait que la « *la richesse d'un groupe est faite de ses mutins et de ses mutants* »²⁰. Reste à formuler le souhait que chacun, au départ des groupes, petits ou grands, où il a les pieds, puisse être ce « mutant » qui ose se laisser transformer au contact des autres et tout à la fois ce « mutin » qui ose résister aux logiques qui déshumanisent...

Vanessa Della Piana

Formatrice permanente au Cefoc

¹⁹ J.-P. SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, p.67.

²⁰ In A. JACQUARD, *Éloge de la différence*, Paris, Seuil, 1981.

Pour aller plus loin

Nicole AUBERT (dir.), *L'individu hypermoderne*, Paris, Broché, 2004.

Jacques GÉNÉREUX, *La Dissociété*, Paris, Seuil, 2007.

Jean-Claude KAUFMANN, *Identités, la bombe à retardement*, Paris, Broché, 2014.